

EAT, performance buccale pour visages comestibles

Convoquant une référence picturale érudite et des codes relevant d'un registre « vulgaire » ou trivial, *EAT* s'appréhende au premier abord comme une vidéo homoérotique traversée par le spectre des tableaux des Quatre Saisons du portraitiste italien Giuseppe Arcimboldo¹. Les dix séquences de cette performance filmée – durant entre deux et huit minutes – s'ouvrent toujours sur le plan poitrine d'un jeune garçon au torse nu, blanc et imberbe, les bras serrés le long du corps ou les mains plaquées derrière la tête, comme ligotées (Sébastien Meunier). Son visage est entièrement recouvert d'un masque en pâte de riz orné de quelques fruits (fraise, prune, raisin, melon, pastèque) et/ou de légumes (aubergine, champignon, poivron, citron). Seul comestible qui déroge à la règle : deux fromages *Babibel*.

Tournant autour de lui tel un félin affamé prêt à bondir sur sa proie, un homme plus âgé (Alain Buffard), nu lui aussi, surgit dans le champ – par la droite, la gauche, les dessous ou le lointain – et entame une danse fouguese sur le corps immobile qui l'attend. Sa bouche en est le principal interprète : violente morsure dans un bout de pastèque qui prolonge le clapet de la victime consentante, brutal coup de dents dans l'écorce des citrons disposés sur les yeux de son partenaire, exfoliation furieuse et enragée d'une pâte de riz élastique, percement sensuel d'un collier de tomates cerise reliant les oreilles à la bouche, attaque inattendue d'une prune enfoncée dans le gosier de l'homme bâillonné.

Tout ce qui est croqué est lentement – ou aussitôt – recraché. Le jus inonde les visages, la pulpe dégouline sur les torsos, la purée de fruits colle légèrement aux lèvres et la pâte de riz imbibée de salive et expulsée par la bouche a la couleur et la texture d'une ancienne peau devenue sperme. La scène a beau paraître féroce, elle n'en est pas moins tendre. En se jetant sur son festin, le cannibale entrecoupe sa dégustation de caresses affectueuses : il blottit doucement son crâne rasé dans le creux du cou de l'homme qu'il consomme ; il lui tend, du bout des lèvres, une offrande sucrée – des grains de raisin blanc –, l'embrasse avec passion, lui présente la courbure de son dos ou tient énergiquement dans ses bras ce corps exsangue qui semble mort, maintenant.

Diffusée aux Subsistances de Lyon et au Tanzquartier de Vienne², cette vidéo en libre accès n'est pas à mettre entre toutes les dents : si aucun acte sexuel ne s'accomplit explicitement devant l'objectif de la caméra, le jeu sulfureux avec la nourriture pornographise la

¹ Cette série de tableaux comprend *L'Été*, *Le Printemps*, *L'Automne* et *L'Hiver* (huile sur toile, 1573, Musée du Louvre). Incluant aussi des fleurs, des animaux ou des objets anthropomorphes, les toiles d'Arcimboldo ont inspiré des peintures de Salvador Dalí (*Visage de Mae West*), des collages de Jacques Prévert (*Intelligentsia*, *Sans titre*), des photographies de Bernard Pras (*Dalí*, *Marilyn*) et même des campagnes de publicité pour la boisson *Perrier* (Agence Cato Johnson, 1989) ou le rhum *Malibu* (Agence Marcel, 2007). Concernant les « mathématiques de l'analogie » des tableaux d'Arcimboldo, Roland Barthes leur consacre un article important dans *L'Obvie et l'obtus* (« Arcimboldo ou Rhétoricien et Magicien », *L'Obvie et l'obtus. Essais critiques III*, Éditions du Seuil, Collection Tel Quel, 1982, p. 122-138).

² *EAT* est présenté le 10, 11 et 12 octobre 2008 en France et le 18 octobre en Autriche, dans le cadre de la manifestation « 2nd Skin » qui associe un chorégraphe et un styliste (ici respectivement Alain Buffard et Sébastien Meunier). L'installation vidéographique de *EAT* est simple : dans une salle relativement obscure, deux téléviseurs font face à deux autres ; pour chaque paire de moniteurs, l'un est en marche tandis que l'autre est en pause – l'image figée s'animerait quand la séquence du téléviseur en marche sera arrivée à son terme. Le public, qui ne peut être très nombreux, prend place entre les deux murs sur lesquels sont accrochés les écrans.

représentation – et met en question la représentation pornographique elle-même qui ne consiste plus en une quelconque monstration d'un objet « interdit » (un sexe en érection par exemple) mais en une performance inédite avec n'importe quel objet autorisé. Recouvert de framboises des cheveux au menton, le visage de Sébastien Meunier se transforme ainsi en un gland vigoureux au diamètre d'une tête que les doigts d'Alain Buffard viennent effleurer, cajoler puis presser. La parodie des « têtes composées » du peintre maniériste est donc l'occasion de sexualiser les principaux organes du visage sur lequel « remonte » le banquet royal offert par les parties génitales. L'épiderme de la verge – banane léchée et épluchée – est transféré sur les replis musculaires des paupières ; la fesse – moitié de pastèque rose et juteuse – se trouve entre des lèvres bien gonflées ; les bourses – deux cerises ou sa variante, des raisins – sont à débusquer dans les régions charnues de la bouche. Correspondances du corps : si la forme des organes n'est pas la même, leur matière, leur odeur, leur teint et leur saveur se ressemblent, s'appellent et se mélangent. Correspondances du goût : grâce aux aliments qui révèlent la sapidité oubliée de la chair et qui, la recouvrant, se confondent avec elle, il est enfin permis de réaliser ce que nous nous contentons de mimer pauvrement et que nous réprimons à demi au cours de nos performances personnelles : le désir de planter ses crocs au cœur d'une zone érogène brûlante.

Dans l'une des séquences de *EAT*, Alain Buffard, quasiment dos à la caméra, détruit le masque bachique de Sébastien Meunier – ou, au choix, sa cagoule sado-masochiste – en arrachant un à un les raisins rouges d'une grappe enfoncée dans sa gueule. Une fois remplie par vingt-sept grains, la bouche d'Alain Buffard éjacule alors le liquide contenu dans les fruits qui rejaillit brusquement sur la figure imperturbable de son totem vivant. Plus que de pénétration, l'acte sexuel est avant tout affaire de *jus* : il s'agit bien d'éroder la silhouette de son partenaire, telle une vague qui creuserait sa digue³, afin d'en recueillir la substance vitaminée à goûter (sperme, urine, sueur, larmes, mouillures diverses et saignements en tout genre, comme ce liseré rouge de jus de cerise coulant sur la poitrine de Sébastien Meunier). Autrement dit : tirer profit de la sève de son partenaire grâce à un rituel primitif, se payer un bain de bouche sauvage pour laisser la récolte s'infiltrer dans les pores, puis recracher le breuvage mêlé de bave en retournant contre l'autre ce qui lui a été ôté. Au terme de ce corps-à-corps avec raisins et cerises, Alain Buffard résume tout ce qui s'échange là par un geste archaïque qui évoque celui de l'ours : en passant rapidement, et près d'un vingtaine de fois, la paume de sa main du front de Sébastien Meunier jusqu'à son sternum, il lui inflige une caresse affectueuse et reconnaissante (plaisir partagé) mais aussi distante et claquant les mamelons (réaffirmation d'une bipartition des rôles entre dominant et dominé, actif et passif).

La performance s'éloigne de la séance de *bondage* érotico-gay pour esquisser la danse paradoxale des loups amoureux ou la parade des humains socialisant : les deux interprètes, hommes préhistoriques qui se reniflent, s'entrechoquent, se cognent et se mâchent, montrent l'animal vorace qui travaille secrètement sous le masque en pâte de riz qui nous colle tous à la peau. À ce titre, la bande-son de la vidéo, sans discours, fait entendre ce qui a lieu avant la parole ou plutôt ce qui se joue toujours en marge d'elle : glissements d'un crâne qui se débat entre des mains qui le prennent en étau, souffle haletant d'une bouche que l'on tente d'étouffer en lui faisant avaler ce qu'elle ne veut pas (en l'occurrence, une énorme tomate cœur de bœuf), petits cris de douleur quand l'acidité d'un jus de citron se répand dans le globe oculaire. Derrière les convenances en usage et jusque dans la délicatesse des baisers les plus tendres, l'impitoyable logique de la chaîne alimentaire suit son cours : le plus puissant dévore

³ « Éroder », « saper », c'est précisément le sens que prend le verbe anglais « *to eat* » lorsqu'il est suivi de la préposition « *away* ». Il signifie aussi « ronger », « attaquer » ou « entamer » quand la préposition « *at* » ou « *into* » introduit son complément d'objet direct.

amoureusement le plus faible et l'un n'est que le délicieux fruit de l'autre, inutile quand il n'en reste plus que la peau et les pépins – les déchets. Objet à humilier, à posséder et surtout à vomir, le visage demeure un champ de bataille où imprimer sa marque et sur lequel contempler l'effroyable spectacle produit par son propre corps. Composition à défaire donc, mais dont la défaite même sonne peut-être la refonte : c'est ce que paraît en tout cas suggérer la figure de Sébastien Meunier lorsque, vaincue et illuminée, elle semble soudainement déchirée d'un orgasme – fruité.

« Quel ennui que la bestialité de notre conversation », regrettait le Valmont du *Quartett* d'Heiner Müller, ce libertin un peu coprophage qui rêvait de « manger [les] excréments » de sa maîtresse. « Chaque mot ouvre une blessure, chaque sourire dévoile une canine. Nous devrions faire jouer nos rôles par des tigres »⁴. Comme s'il suivait les précieux conseils de Valmont la putain, *EAT* met en scène cet amusement limite, extrême, dont on pourrait dire en détournant le titre de la dernière création d'Alain Buffard qu'il est (*not*) a love game⁵ – car nul ne sait si les choux-fleurs égrenés, placés sur les yeux de Sébastien Meunier, pleurent de jouissance ou de douleur. Le rituel des fauves sans poils, malades et abandonnés, peut se répéter à l'infini, le plus vieux passant à l'assaut du plus faible, agnelet toujours déguisé d'une autre manière pour donner à son complice l'illusion de la nouveauté.

Saccager ses amants exige d'en changer souvent.

En anglais, *eat* est un verbe irrégulier.

Thibaud Croisy,
Feuille de salle de la performance à La Ménagerie de Verre (Paris)
dans le cadre du Festival Les Inacoutumés, du 1^{er} au 5 décembre 2009

Texte revu le 02.08.2018

EAT, de et avec Alain Buffard et Sébastien Meunier. Image : Amaury Agier-Aurel. Durée : 25 minutes. Première diffusion publique : 12 octobre 2008 (*Les Subsistances*, Lyon).

⁴ Heiner Müller, *Quartett*, traduction de Jean Jourdeuil et Béatrice Perregaux, Les Éditions de Minuit, 1982, p. 133

⁵ Le titre de ce spectacle est : (*Not*) a love song. Conception et scénographie d'Alain Buffard, avec Miguel Gutierrez, Vera Mantero, Claudia Triozzi et Vincent Ségal, créé le 23 juin 2007 au Festival Montpellier Danse.